

CHAPITRE 2

L'EXPÉRIENCE DE LA DISTANCE CHEZ LES ENFANTS CONFIÉS À LA FAMILLE ÉLARGIE

Asuncion Fresnoza-Flot, Jacinthe Mazzocchi, Yanfei Wu

Introduction

Les circulations d'enfants au sein des groupes de parenté et la pluri-parentalité font, à des degrés divers, parties des modes de faire famille de nombreuses sociétés. D'une part, les « confiages » d'enfants, sous différentes formes entre le prêt, l'échange et le don (Lallemand, 1993), renvoient à des pratiques très diverses et très largement répandues. Ces phénomènes sont bien documentés dans la littérature plus classique en anthropologie relative à la parenté (Goody, 2001 ; Godelier, 2004), à la famille (Lallemand, 1993) et à la socialisation (Paulme, 1971). D'autre part, comme énoncé par Maurice Godelier (2004) ou encore par Didier Le Gal (2010), l'exclusivité de la filiation et les dénis de pluri-parentalité dans la société occidentale sont loin d'être la norme. Godelier analysant et comparant de multiples sociétés a par ailleurs établi sept fonctions de la parentalité qui participent généralement de la socialisation des enfants, mais ne sont pas forcément accomplies par les mêmes personnes : concevoir et engendrer (1), élever, nourrir et protéger (2), instruire, former et éduquer (3), avoir des droits et devoirs, être responsable (4), donner un nom (5), exercer une autorité (6) et les interdits de rapports sexuels (7) (Godelier, 2004 : 240-242).

À partir de deux études de cas d'enfants confiés ou *left-behind*, selon les terminologies utilisées en fonction des auteurs et des contextes, notre article propose d'interroger les circulations d'enfants au sein de la parenté au regard de l'accroissement des déplacements de populations en contexte économique globalisé. La première étude de cas analyse la situation des enfants *left-behind* en lien avec les importants mouvements migratoires, du rural à l'urbain, que connaît la Chine contemporaine. La deuxième

observe différentes modalités de circulations d'enfants et de recompositions familiales dans le cadre de migrations internationales entre les Philippines et la France. La mise en tension des deux situations interroge la profonde transformation des pratiques par le contexte de mondialisation et les circulations intensifiées de populations, en particulier de populations précarisées qui, d'un côté, « se cherchent » et parfois se trouvent dans les interstices de la mondialisation, et qui, d'un autre côté, sont placées dans des situations de vie qui – si elles tendent pour certains à améliorer leurs conditions de vie et celles de leur famille dans un sens *stricto sensu* économique – ont une incidence importante sur le faire famille et sur les relations parents-enfants. Les logiques migratoires contemporaines transforment les pratiques instituées de circulations d'enfants au sein de la parenté et les modes de faire famille, tout autant qu'elles prennent appui sur eux. Les réseaux de parenté et les dimensions sociales des parentalités jouent en effet un rôle clef dans les possibilités et les stratégies migratoires. Ces deux études de cas nous permettent également de discuter de l'expérience différenciée de la distance chez les enfants confiés à la famille élargie, et ce en fonction des facteurs macrostructuraux et des représentations de la famille et de la parentalité. Distance entendue au sens géographique, mais aussi émotionnel, par rapport au(x) parent(s) migrant(s) et à ceux qui, en leur absence, occupent les fonctions parentales relatives aux soins quotidiens.

Notons qu'il ne s'agira pas pour nous de comparer ces études de cas, mais avant tout de les présenter pour elles-mêmes. En effet, nous ne sommes pas en position épistémologique d'une possible comparaison. Les contextes historiques et socio-économiques sont très différents. Les types de migration le sont également : entre deux continents d'un côté, à l'intérieur d'un même pays, immense par ailleurs, de l'autre. De plus, les études de cas ont été réalisées selon des méthodologies différenciées et par des chercheurs de disciplines différentes. La discussion à propos de la situation chinoise repose sur une analyse de la littérature et s'intéresse en particulier aux effets des séparations et de la distance physique, qui peut également devenir émotionnelle et semble peu compensée par une proximité physique et émotionnelle avec les personnes en charge des enfants *left-behind*. La deuxième étude de cas repose sur une enquête de type qualitative auprès de dix-sept familles. Elle met en évidence les stratégies et les recompositions de ces familles et les négociations entre distances physique et émotionnelle à diverses étapes de vie. Ce qui cependant rassemble les deux situations étudiées, ce sont les dynamiques

migratoires, les circulations d'enfants au sein de la famille élargie et les thématiques de la distance/proximité géographique *versus* distance/proximité émotionnelle.

Dès lors, dans notre article,

la comparaison [...] ne consiste pas à mesurer les différences ou les proximités, mais de tenter de déceler, dans la comparaison, des modes de compréhension originaux des situations sociales. Ce mode de comparaison est une façon de déplacer le regard du chercheur (Hickel, 2008).

Au travers de ces situations à la fois très différentes et proches se donne à voir la manière dont les liens sont façonnés et questionnés par les situations politiques, économiques et migratoires. En contexte de circulations globalisées, il importe de s'intéresser aux transversalités tout autant qu'aux singularités des trajectoires. Si le quotidien de ces familles, leurs modes de pensée et d'organisation diffèrent fortement, elles sont pourtant aux prises avec les mêmes enjeux socio-économiques, bouleversées par l'organisation économique du monde et les rapports de pouvoir afférents, qui reposent en grande partie sur les délocalisations des industries et des travailleurs bon marché et, dès lors, sur l'exploitation des personnes déplacées et des migrants. Les recompositions à l'œuvre sont également le fait des politiques locales et internationales relatives aux migrations et aux droits des familles. Ceci dit, ce double regard nous permet d'observer les stratégies et recompositions familiales en dehors des cadres stricts des conceptions occidentales de la parenté et de la parentalité. Il s'agit pour nous de partir des pratiques concrètes plutôt que d'une vision normative de la bonne famille et, dès lors, d'observer les vécus de distance et de proximité qui en découlent, au travers des formes contemporaines de circulation des adultes migrants (dans l'espoir d'une amélioration de leurs conditions de vie), d'une part, et des enfants au sein de la parenté et/ou des continents, d'autre part.

I. Méthodologie

Les données présentées dans cet article ont été recueillies par des méthodes de recherche différentes. En ce qui concerne les enfants chinois, Yanfei Wu a procédé à une recension des littératures anglophone et chinoise (principalement des revues scientifiques en ligne et des articles de presse) sur le thème des migrations parentales et des enfants séparés

de leurs parents migrants en Chine¹. L'analyse de ces études est limitée par le fait que l'auteure n'a pas pu inclure dans son examen critique les publications imprimées chinoises, difficiles à consulter à l'extérieur de la Chine. S'ajoutent à cela deux autres difficultés : d'abord, celle de vérifier la validité de certaines données de la littérature scientifique chinoise, car les règles de publication scientifique en Chine ne sont pas encore aussi strictes que dans les pays occidentaux ; ensuite, les publications scientifiques et les articles de presse sont soumis à la censure pratiquée par le système politique chinois. La majorité des sources utilisées dans l'article proviennent par ailleurs de la presse, et ce pour plusieurs raisons. D'une part, la censure opérée par le gouvernement n'est pas systématique. Il intervient généralement lorsque la presse prend une position qui va à l'encontre de sa politique. Par conséquent, lorsque des informations négatives sont publiées dans la presse chinoise, elles sont généralement en dessous de la réalité des faits. D'autre part, comme énoncé ci-avant, les articles scientifiques souffrent des mêmes insuffisances, auxquelles s'ajoute le fait de disposer de très peu de ressources afin de réaliser des enquêtes non commanditées. Enfin, comme analysé par Yan Chen, la privatisation partielle des organes de presse – « une partie des entreprises relevant de la presse écrite est désormais totalement autonome sur le plan financier » (Chen, 2004 : 311) – a eu un effet en matière de diversité des informations et des positions tenues par les journalistes. D'après Chen, ce tournant s'est accompagné d'une « prise de conscience par les journalistes de leur mission de recherche de la vérité », ce qui a déjà provoqué des incidences en termes d'informations critiques et pourrait en avoir davantage à l'avenir (Chen, 2004 : 317-319).

Dans le cas des enfants philippins, Asuncion Fresnoza-Flot a mené un travail de terrain en Île-de-France entre octobre 2009 et février 2013 dans le cadre d'une étude plus large centrée sur les jeunes migrants philippins dans sept pays, dont la France². Vingt et un jeunes immigrés philippins ayant passé une partie de leur enfance aux Philippines ont été

- 1 Voir également l'article de Gladys Chicharro (2012) qui propose une revue de la littérature des travaux publiés en anthropologie des enfants en Chine et/ou sur la Chine. Dans cet article, elle met notamment en évidence d'importants travaux récents sur les questions de vulnérabilité des enfants, en particulier les enfants *left-behind* (Liu, 2009 ; Liu, Zhu, 2011).
- 2 Cette étude a été financée par la Japan Society for the Promotion of Science (JSPS) et coordonnée par Itaru Nagasaka (maître de conférences à l'Université d'Hiroshima).

interviewés. La plupart d'entre eux étaient âgés de seize à vingt ans et étaient célibataires. Dix étaient des hommes et onze des femmes. Quatorze avaient la nationalité philippine et sept avaient acquis la nationalité française (deux étaient binationaux). Tous les immigrés interviewés ont vécu une séparation familiale pendant laquelle un ou deux membres de leur parentèle s'occupaient d'eux aux Philippines.

2. Le cas des enfants de migrants internes en Chine

2.1. Des enfants *left-behind*

Parmi les chercheurs chinois, il n'y a pas de consensus sur la définition des « enfants laissés » dans les régions rurales en Chine (Luo *et al.*, 2009). Des questions essentielles ne sont pas suffisamment prises en compte dans les recherches : devrait-on distinguer les enfants dont les deux parents travaillent dans les villes de ceux qui vivent encore avec un parent ? Combien de temps un enfant doit-il être « laissé » pour être considéré comme un enfant *left-behind*, comme un « enfant laissé au pays » ? Peut-on considérer les enfants qui vivent actuellement avec leurs parents et qui ont subi une certaine période de séparation comme des « enfants laissés au pays » etc. Néanmoins, dans son rapport de 2013, la Fédération des Femmes de Chine³ (FFC) a défini les enfants des travailleurs migrants comme

[des] enfants (de moins de 18 ans) laissés au pays pour continuer à vivre dans les zones rurales où ils sont inscrits, alors que les deux ou un des parents migre(nt) d'une région rurale vers d'autres endroits (FFC, 2013a).

Le terme « enfants laissés au pays » (*Liu Shou Er Tong* = *Liu Shou Children*) a d'abord été utilisé en 1994 pour désigner des enfants laissés au pays par des parents qui étudiaient ou travaillaient à l'étranger. De nos jours, le sens de ce terme a été élargi : *grosso modo*, la notion d'« enfants laissés au pays » se réfère à deux groupes d'enfants. Le premier groupe se compose des enfants laissés dans leurs régions rurales natales par leurs parents paysans, généralement peu instruits, qui se déplacent vers les

3 Actuellement, ce rapport fait autorité quant à la question des enfants laissés en Chine.

zones urbaines pour chercher du travail manuel. Ces paysans migrants ont été appelés (*Nong*) *Min Gong* (travailleurs migrants) jusqu'en 2012. Depuis, le gouvernement a décidé de freiner la discrimination, de décourager les stéréotypes et de favoriser l'intégration des travailleurs dans les communautés locales. Ils sont maintenant appelés *Xin Xing He Tong Gong* (travailleurs sous contrat de type nouveau) ou *Xin Zhu Min* (nouveaux résidents). Malgré ce changement, le terme de « travailleurs migrants » est délibérément choisi dans cet article afin de faciliter la lecture et de rester consistant avec les sources existantes. Quels que soient leurs âges, l'objectif principal des travailleurs migrants est de « gagner leur vie », « de faire un peu d'argent pour soutenir la famille », en un mot de répondre aux besoins économiques de base (Tianjin Enorth Netnews Co, 2009). La plupart de ces parents migrants sont constamment sur la route à cause de l'instabilité de leur travail qui les pousse à laisser leur(s) enfant(s) dans leur village d'origine souvent pendant de nombreuses années.

Le deuxième groupe se compose d'« enfants laissés » dans les milieux ruraux par des parents instruits qui migrent afin d'étendre leurs entreprises ou de faire de meilleurs investissements tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de la Chine, ou encore qui émigrent illégalement dans un autre pays pour « un avenir meilleur ». Ce groupe rentre dans ce qui est communément appelé la dynamique de la « fuite des cerveaux ». Certaines études suggèrent que ce type d'émigration repose sur deux objectifs principaux : améliorer le niveau de vie de la famille et améliorer la vie de leurs enfants (Florsheim, 1997 ; Nathan, Gorman, 1998 ; Salaff, Greve, 2013). Cette migration se termine le plus souvent par la migration des enfants vers la ville hôte ou le pays d'accueil de leurs parents afin de bénéficier d'« une meilleure éducation ».

Bref, les parents du premier groupe d'enfants laissés au pays, littéralement laissés derrière soi (*left-behind*), sont partis pour gagner leur vie, alors que ceux du deuxième groupe ont migré pour une vie meilleure. La migration est une question de survie pour les parents du premier groupe et de prospérité pour l'autre. Il n'est pas difficile d'imaginer que la situation économique et sociale des parents du premier groupe est généralement beaucoup plus désavantageuse que celle du deuxième groupe. De même, les enfants du premier groupe se trouvent souvent dans une situation beaucoup plus critique que ceux du second. Cet article porte en priorité sur les « enfants laissés au pays » du premier groupe dont voici un exemple typique de la vie de famille :

« La chose qui m'inquiète le plus est la scolarité de mon enfant, comme je n'ai pas le temps de superviser son travail », a déclaré An Baiyou, un chauffeur de camion de la province du Shandong qui a laissé son enfant de dix ans chez ses grands-parents tandis qu'il conduit des véhicules de transport de marchandises dans les autres provinces. Cependant, je ne peux pas à la fois gagner le pain et prendre soin de l'enfant (*China Daily*, 2013).

Certains chercheurs utilisent le terme « laissés à la maison » pour désigner ces enfants. Il nous semble cependant que ce terme est imprécis, car il ne renvoie pas directement à la migration des parents contrairement à celui d'« enfants laissés au pays », qui sous-entend, malgré sa connotation négative, l'idée de laisser son enfant derrière soi, dans le village.

2.2. Un revirement soudain de la tradition ?

Les chiffres impressionnants d'enfants « laissés au pays »

La civilisation chinoise s'est développée à partir d'une culture agricole qui se caractérise par une faible mobilité. En outre, selon le confucianisme, (doctrine traditionnellement dominante en Chine), les jeunes ne sont pas encouragés à voyager loin de leurs parents quand ces derniers sont encore en vie (*Fu Mu Zai, Bu Yuan You*). En effet, Confucius attribue la mauvaise conduite d'un enfant à son père (*Zi Bu Jiao, Fu Zhi Guo*), qui se doit d'exercer une pression sur la jeune génération afin qu'elle reste à la maison. Traditionnellement, plus il y a de générations qui vivent ensemble dans une même famille, plus cette famille est considérée comme bénie. Elle est appelée *Yi Men* 义门 qui signifie « famille de vertus ». *Yi Men* est favorisée non seulement par la coutume culturelle, mais également par la loi. Par conséquent, la pratique de la parentalité multigénérationnelle (plusieurs générations vivant sous le même toit) n'est pas quelque chose de nouveau en Chine.

Ce qui, est nouveau, c'est le fait que, depuis une trentaine d'années, la jeune génération soit poussée vers les zones urbaines. D'après Kenneth D. Roberts (2002), la Chine connaît la plus grande migration de l'histoire humaine. Ces transformations sont inter-reliées à la réforme économique de 1978 qui a créé un écart de revenus important entre les régions rurales et les villes⁴. Les paysans ont été chassés de leur village

4 « Depuis 1979, la Chine est entrée dans une période "de réforme et d'ouverture" (*gaige kaifang*) pendant laquelle la substitution des mécanismes de marché à ceux

natal par la nécessité de chercher des emplois dans les villes. En 2010, le nombre de migrants en Chine continentale avait atteint 221 millions (China National Bureau of Statistics, 2011).

En lien avec la tradition du *Yi Men* et du parentage multigénérationnel, les obligations parentales des migrants se déplacent vers les grands-parents. Les données montrent que plus de 30 % des enfants laissés dans les milieux ruraux vivent avec leurs grands-parents pendant que leurs parents travaillent dans les villes, et que 10,7 % vivent avec d'autres personnes qui sont pour la plupart membres de la famille (FFC, 2013a). Si, au moment de la réforme économique, il y a eu une courte période pendant laquelle le nombre de familles nucléaires dans les villes a rapidement augmenté, la pratique de cohabitation de plusieurs générations reste très prégnante. À Pékin, selon le rapport d'une enquête portant sur 20 000 participants, environ 80 % des enfants âgés de 0 à 3 ans sont confiés aux soins de leurs grands-parents (*Yan Zhao journal Urban*, 2013). Dans cette ville, les styles des nouvelles maisons sont également basés sur ce concept de *Yi Men* (Jing Yuan Conception, 2013). Par contre, dans les zones rurales, cette pratique de corésidence est mise à mal par la « vague de travailleurs migrants » (Roberts, 1997) vers les grandes villes.

Ainsi, en 2010, le nombre total d'enfants âgés de moins de 17 ans, dont les parents ont migré vers les grandes villes, atteint 96,83 millions, dont 61,026 millions d'enfants laissés auprès des grands-parents ou d'autres membres de la famille, ce qui représente 37,7 % du nombre total d'enfants en milieu rural et 21,88 % des enfants de toute la Chine (Xin, 2013). Le pourcentage des enfants laissés par leurs deux parents s'élève à 53,3 %, alors que celui de ceux qui grandissent avec un parent est de 46,7 %. Il y a également 2,057 millions d'enfants qui vivent seuls (3,37 % de tous les enfants laissés au pays). Environ 20 % des parents laissent leurs enfants quand ils sont âgés de moins d'un an. Ce phénomène suscite des questionnements à propos de l'éducation, de la sécurité, de la protection et des problèmes émotionnels des enfants, etc. (FFC, 2013a).

Le rapport 2013 de FFC (Fédération des Femmes de Chine, 2013a), qui propose une comparaison entre l'année 2005 et l'année 2013, à partir d'un échantillon de 1,26 million de personnes puisé dans les données du recensement national de la population, montre qu'il y a deux tendances

de l'économie de commande et l'intégration progressive du pays aux échanges internationaux ont provoqué des bouleversements si profonds qu'on pourrait y voir la grande révolution chinoise du xx^e siècle » (Bergère, 2007 : 221).

méritant notre attention dans le comportement des travailleurs migrants. D'abord, les parents tendent à emmener les enfants en âge scolaire. Le nombre des enfants en âge préscolaire (c'est-à-dire en dessous de 5 ans) laissés au pays, a rapidement augmenté, passant de 7,57 millions en 2005 à 23,42 millions en 2013, ce qui représente 38,47 % des enfants laissés. En 2010, le nombre d'enfants laissés en âge de scolarité obligatoire est de 29,48 millions, c'est-à-dire 3,15 millions de moins qu'en 2005. On constate également que les travailleurs migrants sont plus disposés à emmener vers les villes des garçons de moins de 15 ans, pour les scolariser, et des filles de plus de 15 ans, pour les faire travailler.

2.3. Incidences sur les relations parent-enfant

Je vois mes parents tous les six mois. Pour moi, ils sont les étrangers les plus familiers. Pour le jour des enfants, je ne veux rien d'autre que me réunir avec eux [...] La seule chose dont nous parlons (au téléphone) est de ma performance scolaire. Quand ils vont revenir, je ne leur confierai plus mes pensées et sentiments. Je suis maintenant habitué à vivre sans mes parents (témoignage de Shen Shuhao, 13 ans, village Sun, 2013).

Mes parents ont quitté la maison quand j'étais très jeune. Leurs visages sont en train de disparaître (témoignage d'un étudiant de première année de collège, village Yang Qin, 2006).

Quand on leur demande ce qui les « dérange le plus ? », 51,43 % des enfants laissés répondent « les longues années d'absence des parents à la maison » et 37,14 % les « faibles résultats aux examens » (Zhong, Hu, 2009).

Le centre psychologique de consultation pour les femmes et les enfants de la ville de Shenzhen a mené une recherche sur plusieurs milliers de travailleurs migrants dans cette ville de la province du Guangdong en 2011. Le résultat montre que 65,3 % des parents n'envoient rien pour l'anniversaire de leurs enfants. Seuls 39 % des parents communiquent avec leurs enfants au moins une fois par semaine et 53 % des parents rentrent chez eux au moins une fois par an. 31 % des parents ne sont pas à la maison pendant deux ans, 16 % pendant plus de trois ans. 76,7 % des parents parlent avec leurs enfants concernant leur éducation, 16,2 % se renseignent sur la vie quotidienne et 7,1 % parlent de philosophie de vie. L'étude de Zhong et Hu, réalisée en 2009, a révélé des résultats

similaires : 43,43 % des enfants communiquent avec leurs parents une fois par semaine, 31,43 % ont un contact irrégulier, 5,14 % une fois par mois et 18,29 % rarement. Par ailleurs, une enquête sur les comportements d'appels téléphoniques des travailleurs migrants montre que 50 % d'entre eux sont en possession de téléphones mobiles ou d'outils de communication, mais qu'ils ont tendance à téléphoner au village à partir de bars ou de *call centers* afin de réduire le coût de ces appels. De plus, en raison du coût des communications, celles-ci sont généralement très courtes (moins de cinq minutes) et 90 % des travailleurs migrants avouent qu'ils ne peuvent pas réellement s'exprimer par ce biais. La fatigue accumulée par leurs lourdes charges de travail joue également sur la fréquence des appels. En outre, pour 80 % des travailleurs migrants, rentrer à la maison pour la nouvelle année chinoise coûte le salaire de plus d'un mois, ce qui les empêche de voyager régulièrement (Shanghai Finances Hotline, 2014). Le site d'information en ligne Xinhuanet parle à ce propos d'aliénation des membres de la famille due aux difficultés d'ordre économique et au contexte de travail extrêmement pénible (Xinhuanet, 2006).

En 2013, un projet de recherche de Shi montre également que 89 % des travailleurs parents migrants jouent aux cartes au lieu de passer du temps avec leurs enfants quand ils sont de retour à la maison pour les vacances une fois par an. Certains chercheurs soulignent que les parents des enfants laissés ne sont pas souvent sensibles à leur responsabilité éducative (Li, Sun, 2010).

La migration des parents a entraîné des impacts multiples, souvent négatifs, sur la vie des enfants, comme l'augmentation des charges de travail, peu de tutorat d'étude et de surveillance, et surtout les besoins non satisfaits de l'affection parentale. Les soins quotidiens de base des enfants et la sécurité personnelle pourraient devenir problématiques puisque les soignants de substitution, principalement des personnes âgées, sont généralement épuisés par la maintenance des moyens de subsistance (Ye, Pan, 2009).

Les enfants séparés de leurs parents migrants se sentent relativement éloignés de ces derniers (Ye *et al.*, 2006). Certains auteurs relèvent des problèmes liés à l'absence de modèles parentaux et à l'affaiblissement du contrôle parental (Chi, 2006). Certaines études mettent en évidence que, comparés aux enfants élevés par leurs parents, les enfants laissés au pays font preuve de peu d'intérêt en ce qui concerne leur lien avec la famille, les divertissements familiaux, la transmission familiale de la culture et de la connaissance. En outre ils manifestent peu leurs émotions. Par contre, ils se retrouvent souvent pris à partie dans des conflits et ont développé

une forte indépendance (Fan, Sang, 2005). Leur éducation est effectuée de façon peu efficace et mobilise les registres du contrôle et de la punition (Huang, 2006). Cet impact de la migration parentale sur les relations familiales a été bien étudié dans le cas des migrations internationales, qui montrent également que le départ des parents génère habituellement un manque affectif entre eux et leurs enfants restés au pays (par exemple Fresnoza-Flot 2013 ; Lahaie *et al.*, 2009 ; Yang, 2006 ; Ye, Pan, 2008).

L'absence d'intimité familiale joue un rôle important sur la santé psychologique des adolescents « laissés » (Zhao *et al.*, 2008). De nombreux chercheurs énoncent la fragilisation des enfants de migrants, résultat de l'éloignement qui peut aller jusqu'à la rupture de la relation parent-enfant (Wang, 2012). Lihong Wang note le manque de communication entre les enfants laissés au pays et leurs parents. Wang observe que les parents se reposent trop sur les gardiens de leurs enfants qui, pourtant, ont souvent des difficultés à remplir la tâche de parents. Pour améliorer la situation, selon Wang, les parents devraient mieux mesurer l'importance de la communication et développer leurs compétences en la matière (Wang, 2012).

La connaissance et l'acceptation par les enfants du départ de leurs parents vers la ville afin d'y travailler jouent un rôle important dans le bien-être subjectif des enfants laissés au pays. Cependant, dans une recherche effectuée par Weijun Zhong et Guangwei Hu (2009), seuls 31,43 % des enfants ont estimé que le choix de leurs parents d'aller travailler en ville était « très favorable » contre 31,43 % qui l'ont trouvé « très défavorable » et 37,14 % plus défavorable que favorable (Zhong, Hu, 2009). D'après Liang Chen, Lijin Zhang et Jie Shen, la qualité de la relation avec les parents qui travaillent loin a un plus grand impact sur le bien-être subjectif des enfants *left-behind* que la qualité de la relation avec leurs gardiens (Chen *et al.*, 2009). Cependant, lors d'une enquête auprès de plus de 10 000 enfants, dont 48,5 % étaient des enfants *left-behind*, 21,6 % de ces derniers ont dit qu'ils étaient réticents à vivre avec leurs parents, car ils avaient été séparés d'eux pendant trop longtemps, et 75 % d'entre eux connaissaient peu la situation de leurs parents dans les villes (Bureau de la rédaction, de la presse et de la publication sur les adolescents et les enfants chinois, 2013).

Certaines recherches adoptent également une approche de genre et mettent à jour des résultats divers, voire contradictoires. Des recherches énoncent que les mères sont le soutien le plus important des adolescents collégiens (Liu *et al.*, 2007 ; Zhao, Ge, 2006) et, dès lors, que les

enfants dont la mère travaille en ville et qui vivent avec leur père risquent davantage (5,12 %) d'abandonner l'éducation obligatoire (FFC, 2013b). D'autres études avancent que les enfants laissés seuls avec leur mère battent les records des mauvaises notes scolaires et souffrent d'une santé psychologique désastreuse par rapport aux enfants des autres groupes (Li, 2008). Si, comme décrit ci-avant, de nombreuses enquêtes montrent que la plupart des enfants de migrants sont laissés sous la responsabilité des grands-parents (ce qui constitue souvent une situation écrasante pour ces derniers [Di, 2013]), contrairement au cas des enfants philippins présenté ci-après, le sentiment de proximité avec les grands-parents est peu constaté dans le contexte chinois, ce qui laisse bien souvent ces enfants très seuls. L'explication donnée par les chercheurs est que les grands-parents ont souvent cinquante ans de plus que leurs petits-enfants, ils ont un faible niveau d'instruction (la plupart sont analphabètes ou semi-analphabètes) et des habitudes de vie significativement différentes de celles de leurs petits-enfants. Ces écarts rendent la communication intergénérationnelle particulièrement complexe. De plus, la plupart des grands-parents sont surchargés de travail (travaux de la ferme combinés à ceux du ménage). Ils ont beaucoup de mal à répondre aux besoins physiques et quotidiens de leurs petits-enfants, sans mentionner les besoins psychologiques. L'attention première est mise sur la sécurité et la santé des enfants (Lei, Chen, 2013 ; Tang 2010 ; Song, 2010). Il est également rapporté que les gardiens sont moins engagés, mais aussi moins sévères que les parents (Li, 2008).

La vague migratoire a également conduit à la flambée des taux de divorce. Les enfants séparés de leurs parents migrants, et issus de familles brisées, vivent parfois un statut de double victime. Contrairement aux zones urbaines, dans les milieux ruraux, les couples divorcés et les parents remariés sont réticents à vivre avec leurs enfants d'un mariage précédent. Par conséquent, dans ces cas également, la plupart des enfants finissent par vivre avec les grands-parents (FFC, 2013b).

2.4. Comprendre le choix des parents : entre deux maux, choisir le moindre

« Je ne veux pas partir, je veux rester, être avec toi chaque printemps, été, automne et hiver. S'il te plaît, crois-moi, ce n'est pas pour longtemps, nous

serons réunis pour le reste de notre vie » (traduit d'une chanson populaire chinoise dédiée aux travailleurs migrants, *China Labour Bulletin*, 2009).

Laisser un enfant semble être un choix aux effets dévastateurs sur la relation parent-enfant, sur le développement des enfants, ainsi que sur la vie des gardiens. Pourquoi les travailleurs migrants choisissent-ils de laisser leurs enfants dans leurs lieux d'origine ? En 2012, tout comme de nombreux autres orateurs, Melinda Gates s'est prononcée à ce sujet lors de la conférence TED (*Technology, Entertainment and Design*) : « c'est universel, nous voulons tous apporter de bonnes choses à nos enfants, mais ce qui n'est pas universel, c'est notre capacité à fournir ces bonnes choses ». Pourquoi dès lors les travailleurs migrants choisissent-ils de ne pas emmener leurs enfants ?

Les travailleurs migrants sont apparus en Chine dans les années 1980 comme un sous-produit de deux politiques apparemment opposées : d'une part, le système d'enregistrement des ménages (*hukou*⁵) établi dans les années 1950 pour contrôler la migration interne et, d'autre part, les réformes économiques engagées à la fin des années 1970 afin de libéraliser et de stimuler l'économie (Dai *et al.*, 2012). Grâce aux réformes économiques, les paysans ont eu la possibilité d'aller travailler dans les zones urbaines où le niveau de vie est beaucoup plus élevé que dans les milieux ruraux et où le style de vie est sensiblement différent. Pourtant, en raison du système d'enregistrement des ménages (*hukou*), les travailleurs migrants se trouvent marginalisés dans les centres urbains (Wong *et al.*, 2007). Étant donné que la plupart d'entre eux ont un niveau inférieur d'éducation, ils ne peuvent que s'engager dans des emplois non qualifiés, généralement instables et précaires. Ils sont souvent mal payés et facilement licenciés.

5 « Le *hukou* (de « **hu** » = foyer et « **kou** » = résident, qu'on pourrait traduire par les expressions « livret d'enregistrement de résidence » ou « système d'enregistrement des ménages ») est le principal document d'identité d'un Chinois. Il se situe dans la continuité d'une tradition ancienne de l'Empire chinois de volonté de contrôle des mouvements de population. Créé en 1951 pour les villes, en 1955 pour les campagnes, selon le modèle de la « **propiska** » (passeport intérieur soviétique), le *hukou* indique le lieu de résidence officiel d'une personne, classée rurale ou urbaine. Les agriculteurs en zone urbaine disposent d'un *hukou* rural. Les enfants héritent du *hukou* de leur mère. Familles rurales et urbaines sont différenciées pour divers domaines : la politique démographique qui leur est appliquée, l'accès au logement, aux soins médicaux, à l'école, les tickets de rationnement alimentaire, la priorité à l'emploi, voire le mariage. Le *hukou* urbain est très demandé par les ruraux, car il symbolise le statut : selon un proverbe chinois, les gens « aiment mieux un lit dans une ville qu'une pièce à la campagne » » (Boquet, 2009 : 355).

Compte tenu de l'absence d'un système d'aide sociale et d'infrastructures publiques pour les soutenir, ils sont exposés à des risques sanitaires qui passent inaperçus (Gu *et al.*, 2006). Les travailleurs migrants ont tendance à dépenser le moins possible pour les nécessités quotidiennes – en moyenne entre 200 à 300 yuans par mois (environ 25 €) – afin d'envoyer le plus d'argent possible à la famille laissée au village (Research Office of the State Council, 2006). Ils vivent généralement de repas de base, tels que des légumes et des nouilles. Ils occupent les logements les moins chers et les plus encombrés. À Shanghai, les travailleurs migrants occupent en moyenne moins de 7 m² par personne (5 m² pour les travailleurs vivant dans un dortoir, et, dans les cas extrêmes, seulement 2 m²), ce qui est la moitié de l'espace moyen occupé par les travailleurs locaux. Une enquête menée dans la ville de Chongqing a montré que 17 % des travailleurs migrants étaient privés d'eau courante, 61 % de toilettes, et 57 % de cuisine (*China Labour Bulletin*, 2013).

Enfin, selon le système d'enregistrement des ménages (*hukou*), les enfants héritent du statut de leurs parents et restent officiellement membres de la population rurale. De ce fait, ils ne peuvent accéder à l'éducation dans les zones urbaines. Depuis le début du nouveau millénaire, les enfants de migrants ont été progressivement intégrés dans le système d'éducation obligatoire des villes. Cependant, ils continuent de quitter l'école plus tôt et poursuivent rarement des études supérieures. L'inégalité des résultats scolaires entre les enfants locaux et les enfants de migrants persiste malgré le changement de politique (Koo, 2012). De plus, de nombreux enfants de migrants sont confrontés à la difficulté des dialectes locaux ainsi qu'au manque de respect des élèves locaux (Duan *et al.*, 2005).

Ainsi, les conditions de vie difficiles et les obstacles à la scolarisation poussent les travailleurs migrants à laisser leurs enfants dans leurs villages d'origine et à partir travailler dans les villes afin de pouvoir subvenir à leurs besoins. Entre deux maux, ces parents choisissent le moindre. Ce n'est pas ce qu'ils souhaitent, mais il ne semble pas y avoir de meilleur choix. C'est déjà un meilleur choix pour eux.

3. Le cas des enfants d'immigrés philippins en France

Avant d'entamer cette deuxième étude de cas, rappelons, d'une part, qu'elle porte sur un autre type de migrants et sur les migrations transnationales entre la France et les Philippines ; d'autre part, qu'elle repose sur une analyse microsociologique qui a pour matériaux principaux la récolte d'entretiens qualitatifs. L'enjeu n'est donc pas celui d'une comparaison, mais d'une mise en tension, voire en dialogue, de ces études de cas.

3.1. La prise en charge des enfants aux Philippines

Aux Philippines, le placement d'enfants au sein de la famille étendue constitue une pratique traditionnellement observée au nord du pays, dans la région d'Ilocos, et au centre, dans la région des Visayas. En effet, les enfants confiés à un ou plusieurs membres de la parentèle agissent souvent comme compagnons dans le foyer et bénéficient matériellement de cet arrangement (Yu, Liu, 1980). Aujourd'hui, cette pratique est répandue notamment dans les régions principales d'origine des migrants externes : la région de Manille, la région tagale et le Luzon central (National Statistics Office [NSO], 2012).

La migration des parents renforce cet arrangement de soins. Les enfants de ces migrants sont désignés comme « enfants laissés au pays » dans la littérature sur les migrations internationales philippines, bien que, pour les acteurs concernés, cette pratique soit associée à celle plus ancienne de confiage, contrairement à la situation chinoise développée ci-avant. Dans le contexte de la migration maternelle, les donneurs de soins sont généralement des femmes membres de la famille étendue de la mère. Dans certains cas, cependant rares, ce sont les pères qui s'occupent de leurs enfants suite au départ de leur épouse (Fresnoza-Flot, 2011 ; Pingol, 2001). En 2008, il y avait environ neuf millions d'enfants philippins laissés au pays par l'un ou l'autre de leurs parents migrants (Reyes, 2008). Cette situation concerne aussi des enfants nés à l'étranger. En Italie, certains migrants originaires de la région d'Ilocos renvoient leurs enfants au pays pour les raisons suivantes : exposition à « la vie sociale du pays », « les employeurs autorisent rarement les enfants

à la maison », et « le coût de scolarisation est plus élevé en Italie qu'aux Philippines » (Nagasaka, 1998 : 79). Au Moyen Orient, les travailleurs migrants philippins ne peuvent pas facilement amener avec eux leurs familles, car leur contrat de travail ne le leur permet généralement pas. Ceci suggère que des facteurs macrostructuraux, comme les politiques d'immigration, façonnent les stratégies de soins des parents migrants envers leurs enfants (Kilkey, Merla 2014). Dans les pays d'origine des migrants, certaines valeurs sociales encouragent les parents à confier les enfants aux soins d'un membre de la famille : aux Philippines, ce sont les relations réciproques basées sur la dette morale au sein de la parentèle (Tacoli 1999). Lorsque les migrants confient leurs enfants à des membres de leur famille, cela s'inscrit donc dans un contexte d'échanges d'aides pratiques et de biens.

3.2. Distance émotionnelle entre parent et enfant lors de réunification

Les études existantes sur l'impact de la migration parentale sur les relations familiales démontrent que le départ des parents à l'étranger engendre le plus souvent un fossé affectif entre eux et leurs enfants restés au pays (Lahaie *et al.*, 2009 ; Parreñas, 2005). C'est également le cas des immigrés philippins interviewés dans cette étude.

Pour bien comprendre la manière dont cette distance affective se développe au fil des années de séparation familiale, il faut explorer les logiques de placement d'enfants aux soins d'un membre de la famille étendue. Pour ce faire, comme énoncé dans la partie méthodologique, nous avons effectué une étude qualitative auprès de familles migrantes. Contrairement à l'étude de cas précédente sur les enfants laissés en Chine, les analyses relatives aux relations parents-enfants et à la distance émotionnelle entre parents et enfant philippins n'ont pas de prétention à la représentativité, mais s'inscrivent dans une démarche compréhensive des processus relevés. On peut ainsi distinguer deux groupes parmi les immigrés interviewés ayant vécu une expérience de placement au sein de la famille étendue : le premier se compose de dix-sept personnes nées aux Philippines et le deuxième de cinq immigrés nés en France. Les raisons pour lesquelles le premier groupe a été confié à un membre de la famille incluent la relation de confiance préexistante entre ce dernier et le parent migrant, sa disponibilité, sa volonté d'accomplir ce rôle et le

fait que, dans la plupart des cas, le parent migre par un moyen « illégal » qui ne lui permet pas d'emmener ses enfants. Les immigrés du second groupe, quant à eux, ont été envoyés aux Philippines par leurs parents, car le statut irrégulier de ces derniers leur faisait craindre d'être arrêtés par la police en France ; ce choix a également pu être motivé par le désir des parents de travailler à temps plein et/ou en raison de relations conjugales conflictuelles.

Ces logiques sont souvent mal expliquées aux enfants concernés, particulièrement dans le cas du premier groupe des immigrés interviewés. Cela suscite l'incompréhension, voire la colère, de ces jeunes envers leurs parents migrants, notamment au début de la séparation familiale. Cette incompréhension est aggravée si la communication parents-enfants ne s'effectue que de manière indirecte. Par exemple, si seule la personne en charge des enfants communique directement avec le parent migrant (situation fréquente lorsque les enfants sont encore petits). Un autre facteur aggravant se manifeste lorsque le parent migrant se trouve en situation irrégulière en France et ne peut donc pas facilement rendre visite à sa famille restée au pays. Les personnes interviewées racontent qu'elles ne ressentaient pas vraiment la distance émotionnelle avec leurs parents tant qu'elles étaient au pays et qu'elles n'ont affronté ce décalage émotionnel que le jour où elles ont migré à leur tour et se sont retrouvées en France avec leurs parents. Dix jeunes dont la mère s'était remariée ou vivait en concubinage avec un nouveau partenaire ont éprouvé des difficultés à « trouver leur place » dans le nouvel arrangement familial. Ces attentes insatisfaites envers le parent n'ont pas permis de combler le fossé émotionnel qui les séparait, comme le raconte un des migrants interviewés.

Cas I : Harold, 22 ans, est né à Paris, mais a été amené aux Philippines par son père à l'âge de neuf mois lorsque ses parents se sont séparés. À l'âge de 12 ans, sa mère qui s'était mariée avec un français l'a fait venir en France avec son demi-frère et sa demi-sœur grâce au programme de regroupement familial. Harold était heureux d'être réuni à sa mère, mais progressivement il a été déçu par ses comportements : « ma mère vit comme une femme célibataire, [...] elle ne propose jamais qu'on passe le week-end ensemble quelque part ou qu'on se réunisse, c'est vraiment très, très rare, seulement quand il y a quelque chose à célébrer ». Quelques années plus tard, la relation mère-fils ne s'est pas améliorée. Au moment

de notre entretien, Harold confie qu'il n'a plus vraiment d'attentes envers elle et qu'il a progressivement accepté le fossé affectif qui les sépare.

Le cas d'Harold met en lumière que la distance spatiale liée à la migration parentale n'est pas seule responsable de la distance émotionnelle entre parent et enfants. En effet, la longue durée de la séparation, la qualité des relations parent-enfant avant la migration parentale et la fréquence des communications transnationales exercent une forte influence sur la dynamique des relations interpersonnelles au sein de la famille. Contrairement à ce que relève Paola Bonizzoni (2012) à propos des enfants de femmes immigrées en Italie dont les relations avec la mère s'améliorent avec le temps, dans notre étude, en France, la réunification familiale et la durée de vie commune chez les familles philippines ne mettent pas automatiquement fin à la distance émotionnelle ressentie par ses membres. Même si certains enfants des immigrés philippins interviewés affirment communiquer avec leurs parents au sujet de leurs sentiments, le fossé affectif demeure. Avec le temps cependant, cette situation est progressivement acceptée et comprise par les personnes interviewées.

3.3. Proximité affective entre les enfants d'immigrés et leur donneuse de soins

En contraste avec la distance émotionnelle entre les parents migrants et leurs enfants, ces derniers se sentent plus proches d'un point de vue sentimental de leur donneuse de soins aux Philippines, en particulier quand il s'agit de leur grand-mère maternelle. Cette proximité affective a débuté de manière complexe puis s'est développée progressivement au cours de la séparation familiale liée à la migration parentale.

Dans le cas de nos interviewés, la personne choisie comme donneuse de soins a accepté ce rôle les bras ouverts. Parmi les vingt et un enfants d'immigrés interviewés, dix-sept ont été confiés par leurs parents à leurs grands-parents maternels. Ceci s'explique en partie par le fait que neuf mères étaient déjà séparées de leur mari ou partenaire aux Philippines avant leur migration et avaient alors déjà confié leur(s) enfant(s) à leur famille d'origine. Au début de leur vie avec leurs grands-parents, les enfants ont souvent éprouvé des difficultés d'ajustement, comme le montre le cas suivant.

Cas 2 : Mario, 16 ans, a vécu avec ses grands-parents dans le nord des Philippines pendant dix ans, période pendant laquelle sa mère n'a pas pu revenir une seule fois lui rendre visite en raison de sa situation irrégulière en France. Au début, Mario ne se sentait pas à l'aise chez ses grands-parents : « c'était difficile, parce que tes sentiments envers ton grand-père et ta grand-mère sont différents, leur amour pour toi est différent ». Progressivement, ses sentiments envers ses grands-parents ont changé et il est devenu plus proche d'eux. Lorsque sa mère a pu régulariser son statut juridique en France, elle l'a fait venir à Paris. Cependant, Mario a beaucoup hésité avant de partir et de se séparer de ses grands-parents.

Mario et quatre autres enfants d'immigrés interviewés se sont trouvés dans la même situation, ce qui souligne comment une proximité physique de longue durée peut entraîner une proximité émotionnelle entre les enfants et leurs donneurs de soins. Malgré une hésitation initiale, les cinq personnes interviewées, comme les autres immigrés interrogés dans cette étude, ont finalement décidé de rejoindre leurs parents en France. La séparation entre les enfants et leurs donneurs de soins, engendrée par la réunification des enfants avec leurs parents, a façonné le début de la vie en migration des personnes interviewées.

Le manque ressenti envers leurs donneurs de soins restés au pays a affecté la vie quotidienne de ces enfants et leur relation avec leurs parents migrants. Par exemple, Tina, âgée de vingt ans au moment de notre entretien et qui a grandi avec sa grand-mère pendant sept ans, comparait de façon régulière cette dernière avec sa mère : « à chaque fois que ma mère faisait quelque chose dans la cuisine, je lui demandais "ma grand-mère cuisine comme ça, pourquoi est-ce que tu cuisines autrement ?" ». En conséquence, Tina et sa mère se sont beaucoup disputées au début de son immigration. De plus, on peut remarquer que les migrants interviewés, comme Tina, renforcent leurs liens affectifs avec leurs donneurs de soins au moyen de communications par Internet (Skype, chat, courriels, etc.). Pourtant, la fréquence de ces communications diminue au fil de temps, étant donné que les migrants interviewés deviennent très occupés par leurs études ainsi que par leurs activités périscolaires et associatives en France. De plus, la plupart d'entre eux dépendent du soutien financier de leurs parents et ne peuvent pas rendre visite à leurs anciens donneurs de soins lorsqu'ils le voudraient. Malgré ces limitations et le temps de séparation qui passe, les immigrés interviewés continuent à se sentir plus « proches » de leurs anciens donneurs de soins que de leurs parents.

4. Discussion

Au-delà de la singularité et de la complexité de chacune des situations énoncées, ces études de cas démontrent l'incidence des facteurs macro-structuraux, tels que les possibilités et les conditions de travail et les législations afférentes, et les politiques d'immigration sur les stratégies de soins au sein des familles transnationales (Kilkey, Merla, 2014), mais aussi sur les circulations d'adultes et d'enfants et, par-delà, sur les modalités des « faire famille » transnationaux et locaux. Autrement dit, le croisement de nos empiries permet d'interroger les choix/obligations/stratégies de circulation en interrelation avec les contextes politiques et économiques et les cadres législatifs, ainsi que les transformations des représentations et modalités du « faire famille ». Les facteurs macro-structuraux incluent les représentations de la famille et de la parentalité dans les différents contextes. Représentations et pratiques qui, en fonction des cas, se trouvent plus ou moins bousculées par les dynamiques migratoires. En effet, les études mises en tension permettent de mieux comprendre comment, du côté des familles philippines, la pratique de circulation des enfants, préexistante à l'augmentation des migrations internationales, est réajustée et semble donc moins porteuse de souffrances⁶ ; tandis que les familles chinoises écartelées par des stratégies de survie, qui impliquent l'éclatement du noyau familial traditionnel, semblent actuellement moins résilientes. Les termes utilisés sont eux-mêmes révélateurs d'une différence de pratiques, et surtout de sens, malgré les similarités apparentes. Comme exposé dans la partie méthodologique et bien que la littérature chinoise soit probablement en grande partie orientée, en plus des nombreuses difficultés pointées, le terme *left-behind* (laissé en arrière), très souvent utilisé, est nettement plus péjoratif que celui d'enfants « confiés ». La notion de confiage, qui vient de confier – « remettre aux soins d'un tiers », mais aussi « dire

6 Notons que dans les travaux africanistes, en autres, comme énoncé dans l'introduction, il existe une importante littérature relative aux pratiques coutumières de confiage, ainsi qu'à celles inter-reliées aux questions scolaires. En outre, il existe également une importante littérature relative à la transformation des pratiques de confiage en contexte de globalisation, avec accentuation des différentiels rural-urbain et augmentation des migrations intra-pays, transfrontalières ou intercontinentales. Parmi une littérature abondante, voir Barou, 2001 ; Cole, Durham, 2007 et 2008 ; Jonckers, 1995 ; Mazzocchi, 2007, 2009 et 2011 ; Poeze, Mazzucato, 2014 ; Razy, 2006 et 2010, etc.

quelque chose en confiance » –, laissant d'emblée entendre celles de soin et de confiance.

Ces deux études de cas soulignent également de multiples croisements entre proximité et distance. Elles mettent en évidence le fait que la corrélation entre proximité géographique et proximité émotionnelle ne va pas de soi. La littérature analysant la situation des enfants *left-behind* en Chine montre une double distance : avec les parents éloignés géographiquement, avec lesquels peu de contacts sont entretenus, tout autant qu'avec les grands-parents, les gardiens, malgré une proximité géographique. Côté philippin, si la distance géographique peut être un facteur de distance émotionnelle entre les parents géniteurs et leurs enfants, la distance géographique entre les parents de substitution et les enfants ayant rejoint leurs géniteurs n'a pas raison des liens qui se sont noués dans les pratiques de soins quotidiens. Au cœur de ces dialectiques se posent les questions du quotidien de ces relations (de quoi sont-elles matériellement et affectivement faites ?), des possibilités ou non de maintien des liens, notamment via les technologies de communication, et de l'importance de communications régulières et directes (sans intermédiaire). La communication, le fait de pouvoir se parler, semble être un élément central des vécus de proximité émotionnelle. Cette possibilité d'échanges est à entendre dans un double sens : au sens matériel (les moyens de communication, l'âge des interlocuteurs, les réseaux de téléphonie, etc.) et au sens symbolique (les relations établies et les règles de parenté qui permettent ou pas de se dire, de se confier). La question des non-dits est centrale, que l'on soit dans la distance et/ou la proximité géographique ou que l'on soit dans la distance et/ou la proximité émotionnelle : ce qui peut être dit et à qui, ce qui est ou doit être tu, voire caché (Baldassar, 2007). Si les études qui portent sur les familles transnationales mettent généralement en évidence le maintien des liens par-delà les frontières (Razy, Baby-Collin, 2011), ces deux cas nous permettent également de pointer la division et la fragilisation de certaines familles en raison des législations en matière d'immigration (Mazzocchetti, 2011). Dans un cas comme dans l'autre, se donne clairement à voir la manière dont les conditions de vie au quotidien déterminent en grande partie le fait de prendre/faire venir/garder ou pas son enfant auprès de soi. D'un côté comme de l'autre, les luttes des parents migrants pour obtenir un statut juridique ont pour moteur clef celui de pouvoir scolariser leurs enfants afin de les préparer et de préparer la famille entière à un avenir plus clément. Dans les familles rurales chinoises décrites, la migration des parents vers

les villes, le fait de laisser les enfants derrière soi ou de les faire venir, repose souvent sur l'espoir de leur scolarisation et d'un meilleur avenir. Les études compilées ici démontrent cependant des difficultés et désillusions multiples : les enfants *left-behind* sont moins scolarisés ou moins bien suivis dans leur scolarisation que les autres ; tandis que les enfants qui suivent leurs parents non-détenteurs d'un « *hukou urbain* » (document officiel qui leur donne des droits en ville) ne peuvent pas toujours accéder à l'éducation. S'ajoutent à cela des différences importantes en termes de genre peu explorées dans cet article, les filles étant plutôt amenées en ville en soutien à leurs parents. Dans les familles philippines rencontrées, les vécus de clandestinité et les procédures complexes de régularisation génèrent des situations d'insécurité où les rapports intergénérationnels sont particulièrement bousculés. Les trajectoires migratoires complexes font que de nombreuses familles sont séparées, déchirées, parfois pendant de longues années. La clandestinité, la violence des procédures d'asile, les hontes et les silences, fragilisent les familles⁷.

Au final, les pratiques d'enfants *left-behind*, d'enfants confiés et les circulations d'enfants décrites sont au cœur des stratégies familiales de survie et de réussite, notamment par l'intermédiaire des voies migratoires. Ceci dit, ces pratiques, pour certaines anciennes, sont profondément transformées par les contextes actuels d'intensification des migrations *versus* la fragilisation des statuts de migrants, et par les contextes de globalisation des marchés *versus* l'augmentation des inégalités des niveaux de vie et des conditions de travail. Si ces pratiques et leurs recompositions permettent des stratégies familiales de sécurisation, elles restent fragiles et tendent à perpétuer les inégalités à grande et petite échelle. Outre les statuts juridiques (dans le sens d'une légalisation de la situation du migrant), le cas chinois met en évidence de manière particulièrement limpide le poids des statuts socio-économiques et le différentiel rural/urbain qui, comme dans d'autres contextes, par exemple africains, sont également des facteurs majeurs de transformation des pratiques de confiage d'enfants, de leur fragilisation tout comme de la fragilisation des solidarités familiales de manière plus globale. Transformations qui recèlent des formes potentielles et/ou avérées d'abus, telles que ces jeunes filles confiées à des membres de leurs familles élargies et qui sont exploitées et maltraitées par ces dernières (Deshusses, 2005). Cette contribution vient donc alimenter les travaux qui mettent en évidence, d'une part,

7 À ce propos, voir également les travaux de Marina Ariza (2014) à propos des migrants latino-américains en direction de l'Espagne et des États-Unis.

l'incidence majeure du juridique, de l'économique et du politique sur les transformations des familles dans le cadre d'un contexte de globalisation et de circulation accrue des populations en vue de « chercher la vie », et, d'autre part, l'ébranlement des réseaux familiaux par les politiques restrictives en matière de droits des migrants et des familles.